

✕Négar Djavadi, *Désorientale*✕

Paris, Liana Levi, 2016, 350 p., 22 €.

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS** 2017/2 n° 1317-1318 , PAGES 198 À 199

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

ISBN 9782919040384

DOI 10.4000/hommesmigrations.3943

Date de mise en ligne : 19/09/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2017-2-page-198?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Négar Djavadi, *Désorientale*

Paris, Liana Levi, 2016, 350 p., 22 €.

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://hommesmigrations.revues.org/3943>
ISSN : 2262-3353

Éditeur

Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017
Pagination : 198-199
ISBN : 978-2-919040-38-4
ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Négar Djavadi, *Désorientale* », *Hommes et migrations* [En ligne], 1317-1318 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 11 septembre 2017. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/3943>

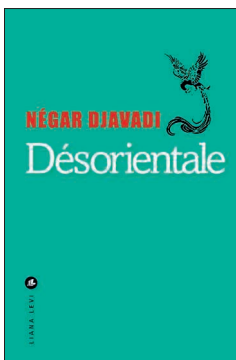
LIVRES

moi, avec l'envie de taper, de mordre, de rentrer dedans » ? dit Ismaël Saïd, alias Bruce devenu le chef de Gaza, un ghetto à la lisière de Mamoudzou, « un immense camp de clandestins à ciel ouvert, c'est une énorme pou-belle fumante que l'on voit de loin. Gaza c'est un no man's land violent où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza c'est la France. » Bruce déteste Moïse et ses « mots bien propres, bien ordonnés, des mots bien français, bien blancs ». Il exècre les journalistes et autres « Blancs » qui viennent à Gaza comme ils vont au cinéma, avec de grands mots et de belles théories... D'ailleurs, malgré les enquêtes et les rapports, les promesses des politiciens véreux qui arrosent le bidonville le temps d'une élection, Mayotte est au bord de l'explosion. « Nous sommes seuls. » Seuls sur cette partie intégrante du territoire national où la violence est omniprésente : viol, exploitation sexuelle, rapports de domination, misère et avilissement des relégués, jusqu'à l'odeur du ghetto,

jusqu'aux corps défigurés par la haine et les souffrances. Et, bien sûr, il y a les clandestins. En surnombre. Ceux qui ont échappé à la mort, entre Anjouan et Mayotte traînent « avec des cancers tellement avancés qu'ils n'existent plus, en métropole, que dans les livres de médecine. J'ai vu de grands brûlés à la peau toute pourrie, des bébés morts depuis plusieurs jours mais toujours dans les bras de leurs mères, des hommes aux jambes sectionnées par des requins ».

Nathacha Appanah décrit l'insupportable sans porter de jugement. Cela tient au ton, mais aussi à l'exposition, de chapitre en chapitre, des angles (et non des points) de vue des trois protagonistes auxquels s'ajoutent les voix d'un policier et d'un éducateur. Elle réussit à provoquer cette disponibilité, non pas empathique, mais écoute, une sorte de *tuishou* (la poussée des mains au taï-chi) littéraire. Écouter, pour mieux sentir les logiques collectives à l'œuvre et comment chacun s'efforce de sortir la tête de l'eau, fusse pour une seule bouffée d'oxygène. Avant de transformer l'innocent en assassin.

M. H.



Négar Djavadi Désorientale

Paris, Liana Levi,
2016, 350 p., 22 €.

C'est bien du côté des littératures dites de l'exil que s'écrit – et se joue – le devenir national et, au-delà, une partie du destin du monde. Sans boursoufflure, il faut

reconnaître, dire et redire que ces auteurs sont les sismographes des temps modernes, les géologues attentifs de la tectonique des peuples, les cartographes des nouvelles appartenances et des nouveaux imaginaires. Ils rincent le cœur et l'âme des billes de « *l'autofiction névrotique parisienne* » (dixit Andreï Makine, discours de réception à l'Académie française). Les uns ouvrent, les autres (en)ferment.

Négar Djavadi est de ces romanciers français à la plume de métèque. Rappel, aux atrabillaires de l'identité, aux hypochondriaques de la langue française : les ambassadeurs de cette « ressource » culturelle (François Jullien), celles et ceux qui la défendent en la faisant vivre, ce sont ces rastaquouères débarqués dans le pré carré national. Certainement pas ces politiques au vocabulaire anorexique incapables d'aligner deux tristes phrases sans débiter une joyeuse bourde.

Et, côté langue, Négar Djavadi ne manque pas de billes ! Elle écrit un français d'inspiration classique, tout en reliefs. Physique, sensible, visuel. Elle peut se détourner des effets de manche – être directe, percutante, drôle – comme progresser en circonvolutions et métaphores pour transfuser tensions, colères, tendresses, frustrations, attentes, désillusions... Tout devient pudique, élégant, les mots traduisant le raffinement des comportements et de la pensée.

Négar Djavadi a quitté l'Iran à 11 ans, sans doute dans les bagages de ses réfugiés (!) de parents. Comme Kimiâ, l'héroïne et narratrice. *Désorientale*, c'est l'exil à l'iranienne. Le titre traduit le processus de désintégration que cache l'exigence – et les réussites – d'intégration, rejoignant en cela Doan Bui. Négar Djavadi a choisi de raconter en plusieurs tableaux un dédale d'aller-retour, passant de lointaines origines familiales, dans un harem du côté de Mazandaran, à la branche arménienne et maternelle. Navigant entre les souvenirs d'une enfance heureuse et les cruautés et les injustices d'un exil bricolé en recompositions et reconstructions, hanté par les djinns du

passé et de la dépression. Fuyant l'Iran de la Savak, puis des mollahs pour une France qui marchandise son hospitalité. Quittant la « *grande schizophrénie muette* » d'une petite fille pour un service de PMA de l'hôpital Cochin à Paris. Dans la salle d'attente, Kimiâ, un tube de sperme congelé et lavé entre les mains, raconte la saga des Sadr. L'histoire de ses parents, Sara et Darius, son communiste de mari, opposants au régime du Shah, puis à celui des mollahs. Couple lumineux et tendrement complice. Vertical. Fragile. C'est fort. Efficace. Bouleversant. Négar Djavadi distille de savoureuses saillies. Sur la mémoire. Les différences culturelles. Sur les vertus de la démocratie (« *Qui irait prier à la mosquée quand son enfant tombe malade s'il a la sécurité sociale et un hôpital à proximité ? Qui s'accrocherait à la robe des mollahs s'il a une administration pour l'écouter ?* »)... Le lecteur, plusieurs fois interpellé, a même droit à une philosophie de l'Histoire et une éthique du comportement à la sauce... punk !

Et il y a le poil à gratter : l'idéalisation de la France qui s'écrase sur un mur d'indifférence ou d'ignorance. Comme les responsabilités américaines dans la chute de Mossadegh en 1953 ou françaises dans l'arrivée du « *vieillard enturbanné* » et « *dans les événements qui suivirent* ».

Désorientale, c'est la PMA appliquée aux mots et aux imaginaires. Une maïeutique qui révèle l'interdépendance des peuples comme les multiples et nouvelles façons d'être au monde et aux autres. C'est vrai pour les exilés. Mais pas uniquement.

M. H.